

« Il est une question sur laquelle nous éprouvons le besoin de nous expliquer, quoiqu'elle ne se rapporte que très imparfaitement à notre point de vue constitutionnel : c'est le rétablissement proposé des bourses créées en faveur des petits séminaires par l'ordonnance du 16 juin 1828. Voici sur cela notre réponse : tant que la liberté d'enseignement ne nous sera pas accordée pour tous, il nous est impossible d'accepter le bienfait de ces bourses, parce que nous ne voulons pas encourir le reproche d'avoir vendu une des libertés publiques au bénéfice de nos établissements. »

Et le prélat ajoute :

« A ceux qui seraient surpris de ce que nous refusions ces avantages, malgré notre pauvreté, nous rappellerons que saint Ambroise ayant vendu les vases de l'église pour racheter les chrétiens captifs et les Aïens le lui ayant reproché, le saint évêque leur répondit : Il vaut mieux conserver à Dieu des âmes que de l'or. »

NOUVELLES POLITIQUES.

IRLANDE.

— Nous recevons la lettre suivante d'un ecclésiastique distingué qui arrive de Dublin. Quoique nous ayons déjà fait connaître la plupart des détails qu'elle renferme, le triomphe qui a suivi la mise en liberté d'O'Connell est raconté d'une manière trop touchante pour que nos lecteurs ne nous sachent pas gré de mettre ce récit sous leurs yeux.

Ox-forde, 13 septembre 1844.

J'arrive d'Irlande. J'ai vu O'Connell dans sa prison ; j'ai été le témoin de sa marche triomphale dans les rues de Dublin ; j'étais près de lui le lendemain dans la maison de prière. Tout ce que j'ai vu, tout ce que j'ai entendu dans ces diverses circonstances a fait sur moi une impression si profonde, qu'il m'a semblé utile d'en communiquer les détails à vos lecteurs.

Arrivé à Dublin le jeudi 5 septembre, ma première pensée fut d'aller rendre mes devoirs à cet homme qui a éveillé tant de sympathies dans le monde catholique, et que tout un peuple appelle avec enthousiasme le Libérateur. Il était trois heures lorsque j'arrivai à la prison. O'Connell assistait à un office religieux qu'on célébrait dans une chapelle improvisée. Son jeune fils voulut bien m'introduire dans cet oratoire. O'Connell était dans le sanctuaire, séparé des autres prisonniers par une grille en fer. On voyait à ses côtés quelques personnes généreuses qui, tous les jours, allaient adoucir l'ennui de sa captivité. Avant d'avoir vu cet homme extraordinaire, à l'abondance de ses paroles, à la véhémence de ses discours, à la fougue de son imagination, à la hardiesse de son entreprise, à ce qu'il y avait de fin et de mordant dans ses sarcasmes, mon imagination m'avait représenté O'Connell comme un Mirabeau catholique. Il devait avoir des formes athlétiques, de la fierté dans le regard, de l'audace dans la physionomie. Vous le dirai-je, Monsieur ? j'avais eu la mauvaise pensée de soupçonner dans O'Connell un homme uniquement politique, qui, en défendant sa patrie et sa religion, était également préoccupé de ses intérêts personnels et du bruit qu'il faisait dans le monde. Sans doute, O'Connell a dans sa physionomie l'empreinte de sa haute intelligence, il y a une étonnante vivacité dans son regard. Mais toutes mes préventions se dissipèrent lorsque je le vis dans cette oratoire, où, certes, il ne posait pas : dans l'attitude la plus simple et la plus chrétienne, profondément occupé des choses saintes qui se faisaient, il priait avec une simplicité admirable, avec un accent de foi que j'ai rencontré bien rarement dans ma vie. Admis après l'office dans son appartement, il eut la bonté de m'accueillir avec une grande bienveillance. Permettez-moi d'ajouter ici une circonstance qui m'est personnelle. Je dis à O'Connell que je semblais avoir reçu la mission de visiter les illustres captifs ; que j'avais eu l'insigne honneur d'être présenté à Pie VII dans sa prison de Fontainebleau, que la liberté avait été rendue à ce saint pontife peu de temps après ma visite ; que je serais infiniment heureux si la visite que j'avais l'honneur de lui rendre avait le même résultat. Le même jour, à cinq heures, la maille de Londres arrivait à Dublin et apportait la nouvelle de la sentence des Lords.

O'Connell sortit de prison le vendredi à cinq heures du soir. Il eut bientôt un nombreux cortège, et ce fut au milieu des cris de joie et entouré d'une multitude de personnes qu'il se rendit à sa maison.

Le lendemain, samedi, devait avoir lieu ce qu'on appelle en Irlande une procession. Je dus à la bienveillance d'un Français d'occuper une fenêtre sur le passage du cortège. Le temps était horrible. Les nuages versaient des torrents de pluie. La procession se mit cependant en marche à onze heures. Elle avait à peine commencé à se développer que les nuages se dissipèrent et qu'un soleil radieux vint embellir une si belle journée. Il n'y a point d'expressions humaines qui puissent décrire convenablement cette marche triomphale. Il faut l'avoir vue pour s'en former une idée. L'effluve public, comme par le peuple et chargé de la police générale de la ville, marchait en tête, le bâton de commandement à la main. Après lui débâtaient successivement soixante bannières d'une immense étendue, représentant les divers attributs des corporations. Ces bannières étaient placées sur des chars attelés presque tout de quatre ou six chevaux, avec des écuyers richement vêtus. Dans chacun de ces chars il y avait quinze ou vingt musiciens avec des trompettes, des cors de chasse et d'autres instruments à vent, qui exécutaient des airs patriotiques. Derrière chaque char était la corporation que représentait la bannière. Chacune de ces corporations avait pour représentants six ou sept cents de ses membres, tous la décoration du repeal à la

boutonnière, et un très grand nombre celle de la tempérance, tous dans l'exercice de la joie, tous honorant dans O'Connell le défenseur de la religion et de la patrie. Après ces corporations venaient les nobles de Dublin, c'est à dire les conseillers municipaux, avec le costume de leur dignité, avec la décoration du repeal. Ils étaient dans les voitures de la ville. Après les nobles, le lord-maire, dans sa voiture de cérémonie. En fin paraissait O'Connell ; il était sur un char de triomphe à la romaine, d'une hauteur prodigieuse, attelé de huit chevaux blancs. Sa présence excitait un délire d'enthousiasme : toutes les dames qui étaient à leurs fenêtres agitaient leurs mouchoirs, toutes les têtes se découvraient, toutes les langues se mettaient à chanter : Vive O'Connell ! Et lui, se tenant par intervalles debout sur le char de triomphe, répondait à ces saluts en les accueillant par des acclamations pleines de grâce. Son maintien était un mélange de noblesse et de simplicité. Dans son regard on voyait rayonner l'espérance.

Le char d'O'Connell était suivi de cinq ou six cents cavaliers, et trois ou quatre cents voitures fermaient la marche.

Jamais consul montant au capitol, jamais roi béni de son peuple n'a reçu de pareils hommages. On peut, sans exagération, évaluer à 400 mille le nombre des personnes de la ville et des environs qui encombraient les rues par lesquelles devait passer le cortège.

Telle fut la fête civile. Le dimanche devait avoir lieu dans la cathédrale catholique les actions de grâce qu'on voulait rendre à Dieu pour l'établissement du Libérateur.

A dix heures commença la grand-messe. Mgr. l'archevêque de Dublin assistait à l'auguste cérémonie, assis sur son trône pontifical ; Mgr. l'évêque d'Edimbourg était près de lui, le sanctuaire était rempli d'ecclésiastiques. O'Connell était sur une estrade, ayant à sa droite le lord-maire, et à sa gauche son fils John, accompagné de sa captivité ; autour de lui ses amis infortunés. L'église était encombrée de fidèles : tous les sièges étaient remplis de choses éminemment remarquables, cette foule ivre de joie, avide de voir O'Connell, observait pendant toute cette cérémonie, qui dura près de quatre heures, le silence le plus religieux. Après l'Évangile, M. l'abbé Miloy monta en chaire. Ce digne ecclésiastique se distinguait par la douceur de ses traits. Sa parole était pleine de foi, son débit simple et innuïté. Il parla pendant une heure, et chacun semblait avide de l'entendre encore. Mais comment vous rendre l'impression produite par la fin de son discours ? Sa prière fut une prière à Marie ; il mit l'Irlande avec sa liberté, sa religion et son libérateur sous sa protection toute-puissante. Il invoqua son appui dans cette grande cause par ses sentiments que l'amour de la patrie et de la religion peut inspirer à un bon prêtre. Dès qu'il commença cette supplication, tout le peuple se mit à un mouvement spontané, hommes, femmes, enfants, prêtres et pontifes, toute l'assistance tomba à genoux. Des larmes coulaient de tous les yeux ; elles étaient l'expression sincère de l'assentiment général.

Le grand mystère de la religion célébré, Mgr. l'archevêque de Dublin entonna le cantique d'actions de grâce.

J'avais dû à l'obligeance de M. l'abbé Hamilton, excellent prêtre, élève du collège des Irlandais à Paris, d'être placé dans le sanctuaire, je lui dus encore l'honneur d'être présenté aux archevêques et évêque de Dublin et d'Edimbourg ainsi qu'au libérateur de l'Irlande, O'Connell était dans une salle où on avait préparé pour lui une modeste collation, lorsque Mgr. l'archevêque de Dublin en habit de ville, vint lui faire sa visite. Le vénérable prélat était à peine entré, qu'O'Connell accourut, tombe à deux genoux devant le prélat et lui demanda sa bénédiction. Je ne saurais vous dire avec quelle bonhomie, quelle naïvete d'enfant, quelle expression de foi O'Connell se présenta à son archevêque. Ce que je puis affirmer, c'est qu'il me fut impossible de retenir mes larmes.

Telles furent, Monsieur le Rédacteur, les circonstances de ces journées mémorables. Je remercie la Providence de m'avoir permis d'en être le témoin. Dans ce récit j'ai évité toutes réflexions, toute allusion, toutes comparaisons politiques. Si vous pensez, Monsieur le Rédacteur, que ces détails, écrits en toute hâte, puissent intéresser vos lecteurs, vous pourrez les insérer dans votre journal.

J'ai l'honneur, etc.

AMÉRIQUE.

— Des nouvelles de Galveston du 28 septembre, reçues à la Nouvelle-Orléans, confirment l'élection du Dr. Anson Jones comme président, mais elles annoncent qu'il suivra la politique du général Houston, relativement à l'annexion, ne la démentant pas, mais ne s'y opposant pas. Il aurait, en outre, pris l'engagement vis-à-vis des électeurs de ne signer aucun traité qui eût cédé la jeune république à l'influence exclusive de l'Angleterre ou de la France. Le général Houston a publié un manifeste en réponse à celui du général Wool qui commande l'armée d'invasion mexicaine et qui est un officier français, comme le savent les lecteurs du *Courrier des États-Unis*. Dans ce manifeste, le président texien rappelle à Santa Anna, le président mexicain, que lorsqu'il fut fait prisonnier, il y a huit ans, après la déroute de San Jacinto, il obtint sa mise en liberté sans rançon, parce qu'il reconnut l'indépendance du gouvernement Texien ; il reproche, en termes épiquement sarcastiques, à Santa Anna la violation de son serment, exécuté même temps qu'il se rit de ses menaces et le défia de les mettre à exécution. Le procès du commodore Moore qui avait, il y a un an, résisté aux ordres du président et conduit la flotte texienne au secours de l'Yucatan révolté, est terminé, et le commodore a été acquitté probablement, car il était au nombre des passages arrivés à la Nouvelle-Orléans.